Quêtes littéraires nº 11, 2021
https:// https://doi.org/10.31743/ql.13314

Laurent Portes Bibliothèque nationale de France

Les anticipations courtes dans la presse française du XIXe siècle

Dans la presse française du XIXe siècle abondent les nouvelles de courte ampleur à caractère manifestement utopique ou contre-utopique. Comme les utopies, dystopies et utopies négatives qui leur sont contemporaines, écrites par des plumes reconnues, prenant la forme de romans ou constituant les éléments d'une pensée politique, ces récits ont plus d'importance qu'il n'y paraît. Dues souvent à des journalistes, et non à des romanciers ou des théoriciens politiques ayant marqué la vie littéraire de leur époque, on pourrait en effet les prendre pour de simples chevilles journalistiques destinées à combler une lacune dans une mise en page, et à ce titre ne pas leur confier plus grand rôle que celui de l'entrefilet. À l'examen, ces « petites utopies », forme courte, aux auteurs souvent méconnus ou demeurés anonymes (mais aussi parfois écrites par des journalistes célèbres usant de pseudonymes), se révèlent des témoins de la pensée politique du moment : tantôt reflets de courants utopiques majeurs (saint-simonisme, fouriérisme ou socialisme proudhonien par exemple), tantôt empreintes d'un esprit plus original, voire extravagant, parfois encore contre-pieds provoquants ou au contraire voilés de la situation politique imposée par des régimes autoritaires, leur statut reste à définir. Leur diversité doit également poser question : certaines sont à mettre au nombre des utopies (description d'une société idéale, contemporaine ou de l'avenir) ; d'autres sont indéniablement à ranger parmi les contre-utopies ou dystopies, au sens où l'entendait Stuart Mill (1988, p. 288), qui employa ce mot pour qualifier « ce qui est trop mauvais pour être réalisable ». Créé au milieu du XVIIIe siècle, et non par J. S. Mill, comme on le crut longtemps (Claeys, 2020), le terme ne fut guère usité avant le milieu du XXe siècle. Rétrospectivement,

■ Laurent Portes – conservateur en chef honoraire à la Bibliothèque nationale de France, historien des idées et de la bibliographie. Adresse de correspondance : laurent.portes0664@orange.fr
ORCID iD : https://orcid.org/0000-0002-3218-6976

ces dystopies peuvent se voir attribuer des caractéristiques qui passèrent sans doute inaperçues aux yeux des lecteurs du XIX[e] siècle.

Almanachs

Une place particulière doit être faite aux almanachs du deuxième tiers du siècle. En effet, publications éminemment populaires, propices à la lecture collective dans une société pas encore entièrement alphabétisée, ils se révèlent témoins d'un foisonnement d'idées s'instillant dans les ateliers et les chaumières et témoins de la diffusion d'un « socialisme romantique »plus ou moins altéré. Plutôt que les almanachs diffusant la pensée du « socialisme utopique » (*Almanach icarien* pour les Cabétistes ; *Almanach phalanstérien* pour les Fouriéristes), c'est dans les almanachs moins doctrinaires et sans doute de moindre diffusion qu'il faut chercher une expression spontanée de la pensée utopique ou anti-utopique. Que penser de cette couverture illustrée de *L'Almanach des réformateurs* de 1850, représentant les principaux réformateurs (Pierre Leroux ; Victor Considerant ; Emile de Girardin ; Vincent Raspail ; Pierre-Joseph Proudhon) se chauffant au foyer du progrès » ? Ironie ou volonté de syncrétisme ? Quoi qu'il en soit, c'est dans la livraison de 1852 du même Almanach que l'on trouve une constitution en vingt articles (Appelée Projet de constitution dans l'index), avec des commentaires, article par article, à caractère nettement utopique (Goupy, 1852, p. 37-74). La même année paraît un *Almanach de tout le monde, petite encyclopédie des connaissances utiles*par Hippolyte Peut (1809-1889) qui contient l'article « Économie politique » à tonalité à la fois chrétienne et utopique (Peut, 1852, p. 188-232). L'almanach peut être porteur d'esprit utopique, mais il lui arrive de combattre celui-ci. Pour preuve, les *deux utopies*, (Deux utopies, 1850), insérées dans l'unique livraison de 1850, parue fin 1849 de l'*Almanach pour rire*, significatif d'un état d'esprit anti-utopique en vigueur pas seulement dans les milieux bourgeois, mais aussi dans le peuple, en ces années de République : le texte, anonyme, et en forme de dialogue, raille tout autant les déconvenues de l'exilé en Californie à la recherche de l'or qui ferait sa fortune que celle de l'Icarien convaincu, parti chercher le bonheur au Texas à la suite d'Etienne Cabet, qui reviennent en France encore plus misérables qu'ils n'étaient partis. En filigrane, c'est une mise en garde contre les mirages de l'argent facile, corroborée par le retentissant échec de la colonisation du Texas par les Cabétistes, que n'a pas manqué de rappeler la presse conservatrice tout au long de 1848.

Dans un texte peu connu, Benoît Malon (1841-1893), rescapé de la Commune alors réfugié en Suisse et qui deviendra l'un des fondateurs de la *Revue socialiste*, donne dans un confidentiel *Almanach du peuple*en 1874, un récit difficilement classable : *Une conjuration chez les Atlantes* (Malon, 1874). Dans une société du passé de type collectiviste, de jeunes insurgés exigent des réformes. Leurs juges, magnanimes, écoutent leurs doléances et les mandatent pour voguer vers l'Orient et s'ins-

pirer des réussites qu'ils rencontreront. Déçus par ce qu'ils observent, ils s'apprêtent à préconiser, de retour dans l'Atlantide, un système social inédit conciliant l'intérêt collectif et la liberté individuelle. Mais c'est alors que le cataclysme décrit par Platon intervient, l'île est détruite, l'utopie projetée ne verra aucun début de réalisation. Épilogue pessimiste qui n'est pas sans faire écho à l'amertume de bien des Communards, transposant dans le passé leur méfiance vis-à-vis de la promesse inconsidérée d'un avenir radieux.

Même si elle s'est estompée à mesure que le siècle avançait, la vogue des almanachs a perduré. Au tournant du siècle, en 1903, Charles Péguy fait paraître l'almanach de la 5e série de ses *Cahiers de la quinzaine* de novembre 1903 où l'on trouve *Histoire de quatre ans, 1997-2001* de son ami et collaborateur Daniel Halévy (1872-1962) (Halévy, 1903). Glaçante uchronie (Portes, 2000) qui se prête mal à un résumé succinct, elle se démarque des petites uchronies des autres almanachs, et, au tournant du siècle, marque sans doute l'épuisement d'une formule. C'est une « méditation sur le sens de l'évolution sociale, refus d'un égalitarisme en rupture avec les traditions et réflexion sur l'indispensable dimension éthique d'un « vrai » socialisme » (Trousson, 1998, p. 219). Remarquons que ce texte attendra près d'un siècle une reparution autonome puisque sa réédition de 1911, la seule du vivant de l'auteur, ne constituait que la dernière partie d'un recueil d'articles.

Hebdomadaires

Parues dans la presse de pure distraction ou satirique (*Le Charivari*, *Le Journal amusant*, et *Le Journal pour rire* en recèlent de riches gisements) et négligées jusqu'à présent par l'histoire littéraire, à cause en premier lieu de la faible notoriété de leurs auteurs publicistes peinant à s'assurer une place dans le monde des lettres, « les anticipations courtes » le sont pour d'autres raisons : leur fréquente parution dans des hebdomadaires, s'opposant à la périodicité souvent mensuelle ou trimestrielle des revues, gage de solidité ; ou encore leur absence de publication ultérieure en volumes, consécration recherchée ; enfin leur juxtaposition fréquente à des illustrations amusantes, mais seulement amusantes. Les sortir de l'oubli (sans viser l'exhaustivité, tant elles sont répandues, surtout à certaines époques), c'est du même coup mettre en valeur un des aspects politiques de ce que l'on a appelé « la civilisation du journal ».

Au milieu du siècle, marqué par le « printemps des peuples » qui engendre en France l'éphémère IIe République, « l'Utopie, sans perdre le caractère d'un optimisme à postulat objectif, a pris des formes plus vagues, où les frontières des systèmes se sont souvent estompées ; grâce à quoi elle a pu, jusqu'à un certain point, influencer le mouvement général des idées et se fondre à lui» (Bénichou, 1977, p. 327). Aux « prophètes » succèdent bientôt des disciples, puis, plus tard encore, des imitateurs.

Un des points communs entre les hebdomadaires étudiés ici est leur matérialité : la présence massive, parfois prépondérante, de l'illustration. La frontière est ténue

entre le dessin qui n'a d'autre but que de faire sourire le lecteur et celui qui, confinant à la satire et à la dérision, donne à penser, devient parfois prophétique, inquiétant, voire franchement angoissant.

Ainsi *Le journal du dernier Robinson, fantaisie de l'avenir* paru dans *Le Monde illustré* en 1861 (Véron, 1861, p. 70-71)[1]. Le dernier Robinson s'embarque outre-mer au XXe siècle afin d'y trouver le dépaysement. Hélas ! la terre entière est peuplée, civilisée, urbanisée, cartographiée, la nature est partout domestiquée. Ne faisons pas dire à cette aimable anticipation du talentueux boulevardier, longtemps rédacteur au *Charivari* et au *Monde illustré* et rédacteur en chef du *Journal amusant*, Pierre Véron (1831-1900), plus qu'elle ne dit. Mais accordons-lui une prescience assez exacte du devenir de la terre, dont du reste il fera preuve à plusieurs reprises dans le cours de sa carrière journalistique (Costes & Alteyrac, 2018, p. 2103). Pas à proprement parler dystopie, ce texte s'inscrit néanmoins dans une lignée de désenchantement post-romantique.

Le *Journal amusant*, prenant la succession du *Journal pour rire* qui dura de 1848 à 1855,a commencé sa carrière en 1856, fondé par Charles Philipon (1800-1862), créateur en 1832 du *Charivari*, entré dans la mémoire collective notamment pour ses démêlés avec la censure de la Monarchie de Juillet. Avant la législation libérale sur la presse de 1881, les publications non politiques, auxquelles sont refusés les sujets brûlants d'actualité, sont réduites à se moquer des mœurs des contemporains, et, ce faisant, à caricaturer la société, à en montrer les travers : la satire se fait instrument critique plus subtilement que les violents pamphlets, et souvent plus efficacement. Deux textes l'illustrent. Dans la livraison du 24 janvier 1863, *Le Monde dans cent ans, petit conte fantastique*, d'Adrien Huart (Huart, 1863), une lanterne magique (aucune prétention à la vraisemblance dans ce conte) permet au Temps de donner à voir aux lecteurs de 1863 mécontents de leur époque le spectacle de leurs descendants qui se plaignent non moins amèrement qu'eux de leurs conditions de vie : leçon de conservatisme social. Dans la livraison du 30 mai 1863, *Les Découvertes de l'avenir, les pièces à la mécanique. 1963*, Louis Leroy (Leroy, 1863) présente un ingénieur ayant inventé une « machine dramatique » livrant instantanément « sur une bande de papier imprimé » le texte de n'importe quelle pièce, en se substituant à l'auteur – « Littérature industrielle » au sens premier.

Le caractère satirique et la forme brève de la plupart des dystopies de presse les dispensent d'une argumentation rationnelle. Pourtant, les principaux reproches que l'on formule d'ordinaire à l'encontre des utopies sont bel et bien en filigrane dans les constructions dystopiques : le « procédé d'abstraction et de simplification » ; « l'excès de confiance dans la perfectibilité des facultés humaines » ; l'intolérance à la « dissension » (Minerva, 2008, p. 410) y sont tour à tour raillés, par le texte ou l'image.

---

1. Je dois cette référence à Jean-Didier Wagneur, l'un des concepteurs de Gallica, et aujourd'hui l'un de ses plus avisés utilisateurs.

Dans la catégorie des hebdomadaires distrayants, *Le Rire*, journal humoristique, se taille une part de choix depuis 1894. Il fut fondé par Félix Juven (1862-1947), patron de presse et éditeur, qui s'assura la collaboration d'auteurs de renom, mais aussi de dessinateurs aussi célèbres que Benjamin Rabier (1864-1939) ou le caricaturiste Charles Léandre (1862-1934) séduits par l'impression soignée en polychromie. Il existe une grande porosité entre ses activités de presse et d'édition, qui donnent une seconde vie à la production de beaucoup des artistes qu'il engagea. L'un des plus productifs et des plus talentueux de ceux-ci est Albert Robida (1848-1926), à la fois caricaturiste et romancier, qui donna plusieurs anticipations à la fois judicieuses et souriantes, dont les plus célèbres sont *Le Vingtième siècle* (1883) et *La Vie électrique (*1891). L'une des particularités de son œuvre est qu'il ne cessa de donner des prolongements à celles-ci dans les multiples périodiques auxquelles il collabora, ou même qu'il dirigea (*La Caricature*, de 1880 à 1892). Comme souvent chez lui, c'est une note douce-amère qui s'échappe de ce *Noël au XX*e *siècle* qu'il présente aux lecteurs du *Rire* (Robida, 1896, p. 8). En une succession de scénettes commentées, le lecteur entre dans l'intimité familiale de ses descendants : la traditionnelle oie est remplacée par des « capsules, pilules, gouttes digestives » ; les enfants dédaignent les activités ludiques au profit de préoccupations bien sérieuses ; une famille dispersée de par le monde à cause d'activités professionnelles prenantes ne peut être réunie que par la médiation du « téléphonoscope », synthèse prophétique de nos téléphones, téléviseurs et ordinateurs. « Ma cadette est ingénieure [*sic*] des mines de l'Oural » dit, dépité, un père de famille contraint de réveillonner seul. Nul cataclysme, nulle famine chez Robida, les citoyens du XXe siècle sont aisés et bien portants, les femmes en particulier y ont acquis un statut social amélioré, mais la dystopie rode.

En contrepoint, le summum de l'optimisme : *L'amour en mille ans d'ici*, de Gustave Marx, paru en feuilleton dans *L'Omnibus*, journal illustré paraissant le jeudi et le dimanche (Marx, 1889, p. 1). Spécialisé dans la diffusion en feuilletons étalés sur plusieurs mois de deux ou trois romans déjà parus en librairie dont des chapitres sont diffusés pour la somme modique de cinq centimes (« un sou »), permettant ainsi à un public populaire d'avoir accès à des auteurs connus, *L'Omnibus* publie également des inédits plus courts. C'est le cas de cette œuvre déroutante : grâce à un millénaire de prodigieux développement scientifique et technique, et aussi grâce à l'inventivité humaine, tous les problèmes sociaux sont résolus, l'égalité règne sur terre, car « la vie ne coûtait plus rien ». Comme son homonyme Karl, Marx semble voir dans l'économie la clé de l'évolution humaine, mais, contrairement à lui, il pense que le développement de l'humanité se fera sans heurts. Du reste, la félicité ne se limite pas à la Terre : les autres planètes sont aussi habitées par des êtres bienveillants, vertueux et industrieux, et tous vivent en parfaite concorde. Le lieu commun emprunté au discours utopique du XVIIIe siècle qui conclut ce voyage dans le temps, « c'était un rêve » lui donnerait la teinte de la désillusion si sa dernière phrase n'était pas : « rêver, pour l'homme, n'est-ce pas la moitié du bonheur ? ». Remarquons que ce condensé d'influences fouriéristes (l'abondance pour tous sans contraintes),

saint-simoniennes et scientistes (le développement grâce à un inventeur de génie, et l'extension de la mondialisation au système solaire entier accroissant la prospérité par les échanges interplanétaires), paraît précisément l'année de l'Exposition universelle, promesse d'un monde meilleur grâce à la Science. Ce roman d'anticipation détone quelque peu dans la production de *L'Omnibus*, d'ordinaire spécialisé dans le roman populaire, aux intrigues sentimentales ou policières. Là, il s'agit plutôt d'un conte délibérément onirique, bien loin par exemple du réalisme de *L'Assommoir*, de *Nana* et de *Pot-Bouille* dont le journal avait obtenu la republication en 1884, 1885 et 1886, leur ajoutant des gravures. Du reste, et c'est peut-être là un signe, contrairement à la plupart des autres œuvres choisies par *L'Omnibus*, celle-ci n'a connu aucune publication en librairie, ni antérieure, ni postérieure à sa diffusion dans la presse. Ce qui n'enlève rien à son originalité.

Le Pêle-mêle, hebdomadaire paru de 1895 à 1930, donne à ses dessinateurs l'occasion de jouer de l'anticipation, et, par ce biais, de décrire les bienfaits escomptés ou au contraire redoutés de l'avenir. Ne citons que l'exemple de Luc Leguey, qui, dans la série « Après l'émancipation de la femme » (Leguey, 1903) (nous sommes à l'époque des « suffragettes »), montre des épouses ayant pris le pouvoir et dominant leurs malheureux conjoints. Pure fiction carnavalesque (le « monde à l'envers » est un des ressorts du dessin d'humour), ou conjuration d'un possible futur redouté autant des lecteurs que du dessinateur ?

Nos loisirs, sous-titré « le journal-revue de la famille » publia fréquemment des textes et dessins conjecturaux, voire de science-fiction, et se signala par ses précoces traductions de H. G. Wells, par exemple. Parmi des anticipations anodines et véritablement « familiales », l'une se détache par son caractère saisissant : il s'agit *d'Un monde sur le monde*, paru en 1910-1911 (Perrin, 1910-1911) et dû à la collaboration du romancier et auteur dramatique Jules Perrin (1862-1943) et du dessinateur Henri Lanos (1859-1929). Cette anti-utopie dénonce l'urbanisation à outrance imposée par un milliardaire américain « Goldfeller » qui construit une ville de fer en pleine campagne française, occasionnant dégradations de la nature et conflits sociaux. L'entreprise ploutocratique tourne bientôt au désastre, la cité étant anéantie par ses excès même. Les inquiétants dessins ne font qu'accentuer le malaise du lecteur troublé par l'accumulation de violence et de moyens techniques mis au service de la mégalomanie, qui ne sont pas sans rappeler le dénouement tragique d'un roman de Jules Verne paru 15 ans auparavant, *L'Ile à hélice*, où d'autres millionnaires américains font naufrage.

Notre propos est centré sur les publications « grand public », où l'on trouve, on l'a vu, abondance de textes à tonalité utopique ou dystopique. Mais ce serait fausser la perspective de penser qu'elles seules, parmi les périodiques de l'époque, proposaient des textes de cet ordre. Les revues savantes, politiques ou littéraires, comme elles l'ont fait avant, dans le premier XIXe siècle, et comme elles le feront tout au long du XXe, en offrent à leur public. Une de leurs différences essentielles est qu'elles n'adoptent pas la forme brève des fictions dont nous venons de voir les exemples. Citons l'exemple

d’une publication politique, *La Revue socialiste*, qui, d’août 1899 à mars 1900, donne *Le Rêve de Pierre Davant*, d’Eugène Fournière (1857-1914) (Fournière, 1899-1900) bientôt republié dans la Bibliothèque Charpentier sous le titre *Chez nos petits-fils*. Cette anticipation bon enfant, pacifique et à la tonalité fouriériste dans une revue théorique et doctrinale y est moins inattendue qu’on pourrait le croire : deux années plus tôt, la revue avait accueilli sous le pseudonyme Pierre Deloire *De la cité socialiste*, (Péguy, 1897), évocation de « la moins imparfaite possible des cités humaines ». Pierre Deloire n’était autre que Charles Péguy (1873-1914), donnant là la première version de *Marcel, premier dialogue de la cité harmonieuse*.

Quotidiens

En un siècle où la presse atteint des tirages inconnus jusque-là, les quotidiens n’ont pas manqué d’adopter l’anticipation comme procédé combinant distraction et réflexion. Quelques exemples, égrenés le long du siècle, montreront divers usages possibles de l’anticipation.

Le *Charivari*, en tant que journal satirique, a dans ce mouvement un rôle précurseur : dès sa livraison du 1er avril 1833, il consacre la totalité du numéro à l’anticipation : le journal est censé faire état de l’actualité de 1933 (exactement avec un siècle d’avance) dans une France désormais en République depuis longtemps (*En 1933*, 1833). Rien d’utopique, de dystopique dans ces articles. Tout est fait pour susciter le rire. C’est, de façon transparente, l’actualité de 1833 qui est visée, en premier lieu le personnel politique et la famille royale. Parodie des critiques littéraires du temps, un long article commente la parution d’une prétendue *Histoire de la IIIe Révolution française* de M. Lafayette ; dans les entrefilets, on assure qu’« un descendant de Louis-Philippe exerce maintenant l’état de rempailleur de chaises » ; la critique du « salon de 1933 » feint d’admirer une toile représentant un repas à la cour du même roi, en insistant sur « la poire qui figure au milieu du tableau ». Les lecteurs du temps auront tous compris l’allusion aux démêlés qu’eut le journal dès sa création avec la justice à la suite de l’habitude récurrente de son créateur Philipon de caricaturer le visage du roi en poire. L’avenir n’est ni rêvé, ni espéré, ni redouté, il est ici instrumentalisé, dans une visée politique immédiate.

Théophile Gautier a lui aussi décrit son *Paris futur* dans deux livraisons successives du *Pays* (Gautier, 1851). Se refusant à en détailler « les mœurs », il se centre sur son architecture, qui doit être monumentale, grandiose, fonctionnelle, et qui doit surpasser celle de Londres. Ce faisant, bien que l’aspect politique de la société projetée soit assez vague (il se borne à accorder la prééminence à un « chef, élu de la nation », intellectuellement et physiquement supérieur), tout laisse à penser que la richesse, voire le luxe réservé à quelques-uns y rejailliront sur le confort de tous. Une immense église place du Panthéon, un palais pour le « chef » sur la butte Montmartre, des cérémonies accordant une large place aux « féeries de l’opulence », les costumes « aux

couleurs claires et tendres », un urbanisme d'où les taudis seront bien sûr éradiqués et où les théâtres auront une place de choix, donnent une image du bonheur réalisé. Il s'agit d'une utopie esthétique, voire esthétisante, d'où la production, le travail, les échanges, en un mot, le peuple, sont étrangement absents, tandis qu'elle préfigure curieusement les travaux d'urbanisme, d'assainissement et de lotissement que l'empereur ordonnera au baron Haussmann, mais qui étaient dès cette époque réclamés par beaucoup. Simple esquisse, il est vrai, qui n'occupe que quelques pages au rez-de-chaussée du journal dont la date de parution n'est pas indifférente, car celle-ci prend place quelques jours après le coup d'état de Louis-Napoléon Bonaparte, justement au moment où le journal, déjà conservateur, s'apprête à devenir l'un des plus fermes soutiens du pouvoir impérial.

La République française, quotidien fondé et dirigé par Léon Gambetta, publia en feuilleton le conte *La Commune de Malenpis*, signé André Léo (Léo, 1873). Sous ce nom se cachait une femme, Léodile Béra (1824-1900), journaliste et romancière anarchiste et féministe, ancienne Communarde et alors réfugiée en Suisse. En une dizaine de feuilletons presque quotidiens, on voit une petite cité s'émanciper de son prince et instaurer la République, ce qui n'était pas pour déplaire au lecteur gambettiste d'alors. Doté d'une véritable intrigue qu'égayent des patronymes burlesques, le récit fait l'apologie de la démocratie et plus précisément de la Commune, pour conclure que « la vraie richesse est dans le travail et que le bonheur et l'ordre véritable ne sont par ailleurs que dans la liberté ». Voilà une moralité propre à contenter à la fois la romancière qui vécut toute sa vie de sa plume, et devait placer sa copie dans des journaux aux idées moins avancés que les siennes (mais néanmoins « progressistes ») et le républicain qui ne voyait pas sans appréhension le spectre de « l'ordre moral » que combattait au même moment les articles politiques de son quotidien.

Albert Millaud (1844-1892) signa dans le *Figaro* du 17 juillet 1888, journal où il tint longtemps la rubrique parlementaire, l'article intitulé « La statue de Gambetta en l'an 2000 », courte fantaisie où, sarcastique, il fait état d'une découverte « remisée dans un hangar » (1888, p. 1) d'une statue de Gambetta en 2000, alors que tout le monde l'a oublié : les savants ont le plus grand embarras pour reconstituer sa biographie. La morale de l'histoire, seulement implicite, est que la gloire s'évanouit vite. L'absence de toute référence à ce qu'est devenue la société après plus d'un siècle prive cette fiction de tout caractère utopique. Là encore, il s'agit de mettre le futur au service du présent.

L'anticipation peut être aussi, dans la presse, un habile procédé littéraire, et rien de plus. Ainsi, le quotidien mondain *Gil Blas* donne en première page de son édition du 15 juin 1901 un article signé « Santillane », l'un des pseudonymes collectifs de la rédaction, et intitulé « En l'an 5000 ». Le surtitre, « la vie parisienne », vend d'emblée la mèche : au-delà des habituels poncifs du genre (l'Europe colonisée par l'Asie, les archéologues perplexes devant des vestiges difficiles à interpréter, etc.), c'est une fiction censée relater l'engouement qu'inspire, plus de trois millénaires après sa mort, la personnification de « la Beauté, la souveraine des souveraines » (Santillane,

1901, p. 1), Liane de Pougy, célèbre courtisane de la Belle époque. Ce n'est pas l'avenir qui est préfiguré, c'est bel et bien le présent qui est raillé, avec ce qu'on n'appelle pas encore les « emballements médiatiques », auxquels du reste, le quotidien a plus que d'autres activement participé, en se faisant au jour le jour écho des scandales dont la demi-mondaine était coutumière. Bref, le futur est ici instrumentalisé par le journaliste mondain pour servir de décor à ce qui suscite l'intérêt de son lectorat.

Un joli éditorial dystopique d'Henry Maret (1837-1917) « La cité future » dans le journal qu'il dirige, *Le Radical*, 24 novembre 1903, commence par ces mots : « Dans cinquante ans, le France sera heureuse » (Maret, 1903, p. 1). Ne voir là qu'une ironie voltairienne, car le journaliste s'en prend à la politique étatiste et à l'abus des réglementations, qui, prophétise-t-il, ne feront que croître dans les cinquante années à venir. « Il n'y aura plus qu'un seul troupeau sous une seule houlette ». Avec un scepticisme à la Anatole France, il soutient que « les principaux mouvements humains ont eu pour résultat d'enfanter juste le contraire de ce qu'ils avaient voulu », et doute que l'État soit à même de faire le bonheur des gens. Paradoxe chez un député appartenant à la majorité combiste du « bloc des gauches », dont les socialistes sont partie prenante. Mais peut-être aussi manière de rappeler aimablement à ces alliés parlementaires que la doctrine radicale est avant tout individualiste, et non pas collectiviste. Comme quoi la dystopie peut aussi servir à l'occasion d'arme politique. Notons que ce texte sera intégralement repris dans *Les Temps nouveaux, supplément littéraire* du 21 juillet 1906. Or, cette publication est, elle, explicitement anarchiste. L'État n'a pas meilleure presse dans la presse radicale que dans la presse anarchiste.

Ce n'est rien d'autre que le statut littéraire du futur qui se joue dans ces anticipations. Car, à première vue, ces petites fictions anodines, plaisantes ou terrifiantes, se ressemblent. Or, l'avenir se voit attribuer des rôles différents voire antagonistes, selon l'intention de l'auteur : tantôt celui-ci, conforme aux topos de l'utopie et, parce qu'il croit possible une amélioration de la société, décrit un avenir radieux qu'il évoque à grands traits : c'est l'utopie ; tantôt celui-ci craint un avenir décevant toutes les espérances : c'est la dystopie. Tantôt encore, le futur est le cadre d'une intrigue, sans que celle-ci ait de caractère utopique ni dystopique marqué : c'est une simple anticipation, qui n'a pas même encore les caractères de la science-fiction, mais a pour unique fonction la distraction du lecteur, si elle est réussie. Enfin, dans l'arsenal des machines de guerre idéologiques, convoquer l'avenir peut servir à critiquer le temps présent, voire à le disqualifier, que ce soit politiquement, scientifiquement ou socialement. Les illustrations originales, souvent pleines d'esprit, qui ornent les anticipations courtes ne doivent pas nous leurrer : ce serait se méprendre sur leur portée que de n'y voir qu'un instrument de distraction dominicale du rentier ou du prolétaire. Leur fonction est en effet le plus souvent politique : ridiculiser le désir de changement, pour les conservateurs ; dénoncer l'ordre social existant, pour les « progressistes » ; pour tous, monter par l'usage heuristique combiné de la fiction et de l'image en quoi un « autre monde » d'ici-bas est souhaitable ou, au contraire, à redouter.

RÉFÉRENCES

Bénichou, P. (1977). *Le temps des prophètes, doctrines de l'âge romantique*. Paris : Gallimard.
Claeys, G. (2020). Utopie, dystopie, interview par Ophélie Siméon. *La vie des idées*. 21 mai.
Costes, G., Alteyrac, J. (2018). *Rétrofictions, encyclopédie de la conjecture romanesque francophone*. Paris : Les Belles Lettres.
Deux utopies (1850). *Almanach pour rire*, 17.
En 1933 (1833, 1er avril). *Le Charivari*.
Fournière, E. (1899-1900, juillet-mars). Le rêve de Pierre Davant. *Revue socialiste.* T. 30-31.
Gautier, Th. (1851, 20-21 décembre). Paris futur. *Le Pays*, 1.
Goupy. (1852). Projet de constitution. *Almanach des réformateurs*, 37-74.
Halévy, D. (1903, 15 novembre). Histoire de quatre ans, 1997-2001. *Cahiers de la quinzaine*.
Huart, A. (1863, 24 janvier). Le Monde dans cent ans, petit conte fantastique. *Le Journal amusant*, *369*, 1.
Leguey, L. (1903, 2 août). Après l'émancipation de la femme. *Le Pêle-mêle*, 2.
Léo, A. (1873, 3-25 décembre). La commune de Malenpis. *La République française*.
Leroy, L. (1863, 30 mai). Les découvertes de l'avenir, les pièces à la mécanique, 1963. *Le Journal amusant*, *387*, 3.
Malon, B. (1874). Une conjuration chez les Atlantes. *Almanach du Peuple*, 18-74.
Maret, H. (1903, 24 novembre). La cité future. *Le Radical*, 1.
Marx, G. (1889, janvier). L'amour en mille ans d'ici. *L'Omnibus*, *611-615*, 1.
Mill, J. S. (1988). Discours du 12 mars 1868 sur la politique foncière du gouvernement britannique en Irlande. Dans *The collected works of John Stuart Mill*, vol. XXVIII, Part 1, november 1850-november 1868. J. M. Robson and B. L. Kinzer (éd.). Toronto : University of Toronto press ; London : Routledge and Kegan Paul, public and parlementary speeches, n°88, The State of Ireland, 288.
Millaud, A. (1888, 17 juillet). La statue de Gambetta en l'an 2000. *Le Figaro*, 1.
Minerva, N. (2008). Utopie et bonheur. Dans V. Fortunati et R. Trousson (coord.) *Histoire transnationale de l'utopie littéraire et de l'utopisme* (p. 399-411). Paris : Honoré Champion.
Peut, H. (1851). Économie politique. *Almanach pour tout le monde*, 188-232.
Péguy, C. (1897, août). De la cité socialiste. *Revue socialiste*.
Perrin, J. (1910-1911, 13 novembre – 6 février). Un monde sur le monde. *Nos loisirs*, *46-6*.
Portes, L. (2000). Littérature française et utopie au XIXe siècle. Dans L. T. Sargent et R. Schaer (dir.), *Utopie : la quête de la société idéale en Occident* (p. 242-251). Paris : BnF/Fayard. Traduit sous le titre : *Utopia and the Nineteenth-century French Literature*. Dans R. Schaer, G. Claeys et L. T. Sargent (eds.), *Utopia: The Search for the Ideal Society in the Western World* (p. 241-247). New York : New York Public Library/Oxford University Press.
Santillane. (1901, 15 juin). *En l'an 5000*. *Gil Blas*, *7880*, 1.
Robida, A. (1896, 26 décembre). Noël au XXe siècle. *Le Rire*, *112*, 8.
Trousson, R. (1998). *D'utopie et d'utopistes*. Paris : L'Harmattan.
Véron, P. (1861, 2 février). Le journal du dernier Robinson, fantaisie de l'avenir. *Le Monde illustré*, *199*, 70-71.

RÉSUMÉ : Dans la presse française du XIXe siècle abondent les nouvelles de courte ampleur à caractère utopique. À l'examen, ces « courtes utopies » aux auteurs souvent méconnus ou demeurés anonymes (mais aussi parfois dues à des journalistes célèbres usant de pseudonymes), se révèlent des témoins de la pensée politique du moment : tantôt reflets de courants utopiques majeurs, tantôt extravagantes, parfois encore contre-pieds de la situation politique imposé par des régimes autoritaires, leur diversité doit interroger.

Leur fréquente présence dans des almanachs populaires, leur parution dans la presse de pure distraction ou satirique (*Le Charivari*, *Le journal amusant* et *Le journal pour rire* en recèlent de riches gisements), leur juxtaposition fréquente à des illustrations amusantes sans visée politique, ou au contraire leur présence jusque dans la presse quotidienne politique les font légitimement entrer dans ce que l'on a appelé « la civilisation du journal ».

Mots-clés : utopies, dystopies, fiction scientifique, presse satirique française, anticipation, XIXe siècle

Short anticipations in French 19th century press

ABSTRACT: The 19th-century French press abounded in short stories of a utopian nature. On examination, these "short utopias", with authors often unknown or anonymous (at times due to famous journalists using pen names, turn out to be witnesses of the political thought of the moment: sometimes reflecting major utopian currents, sometimes extravagant, sometimes at odds with the political situation imposed by authoritarian regimes. Their diversity forces one to ask questions.

Their frequent presence in popular almanacs, their publication in entertainment and satirical press (*Le Charivari*, *Le journal amusant*, and *Le journal pour rire* contain them in great numbers), their frequent juxtaposition to amusing illustrations without political aim, or on the contrary their presence even in the daily political press, legitimately make them enter what has been called "the civilization of the newspaper".

Keywords: utopias, dystopias, science-fiction, French satirical press, anticipation, 19th century